

Funérailles

Louise Deschênes

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, L. (2006). Funérailles. *Brèves littéraires*, (74), 77–79.

LOUISE DESCHÊNES

Funérailles

Marie avait un jardin, deux enfants et un mari endormi dans le froid de la terre.

Seule dans sa maison, elle n'avait d'amour que pour les fleurs et les arbustes plantés dans sa jeunesse. Sa jeunesse, il n'y avait pas si longtemps : les cris des enfants, les caresses de son mari et les rires entremêlés de sanglots, certains soirs.

Le temps avait filé sans laisser d'autres traces que ces couleurs adroitement agencées, que ces formes étranges visibles par les fenêtres, elles aussi un peu ternies par l'usure des saisons et par l'absence des enfants partis trop tôt, partis vers d'autres jardins, emportant avec eux de grands morceaux de sa mémoire.

L'infirmière si gentille, dont le nom, la plupart du temps, se refusait, avait expliqué à Marie comment lutter contre l'oubli. Il suffisait de placer sur les murs, les objets, de petits papiers devant lui rappeler les tâches ou nécessités quotidiennes. C'était simple, mais cela ne plaisait pas à Marie d'être ainsi entourée de mots communs, très loin de ceux qu'elle avait tant aimés au cours de sa vie, elle qui adorait les histoires, les longues histoires d'amour et de peur. Non, il fallait rendre un dernier hommage aux mots et puis les oublier. Après tout, ils traînaient en elle comme des prisonniers attendant l'heure de la délivrance.

Les pivoines commençaient à éclore, impudiques comme toujours, éclatantes. À genoux près d'elles, Marie enterra le premier mot, très près des racines : *désir*. Et un frisson la traversa laissant son corps se vider des derniers lambeaux de jouissance. Elle pleura quelques instants avant de disperser des pétales sur la terre.

C'était les premières funérailles. Les plus émouvantes. Les autres n'eurent pas la même intensité. Marie, dans ses moments de plus grande lucidité, considérait ce rituel un peu factice, emprunté. Mais comment aurait-elle pu renoncer à ces derniers gestes qui lui permettaient de dire adieu au souffle que les mots avaient donné à son corps ? Alors, chaque soir, elle choisissait le mot qui serait sacrifié le lendemain. Elle l'écrivait lentement sur le papier à lettres que sa fille lui avait offert, en vain, car Marie se méfiait des lettres comme des mensonges. Des mensonges de sa fille, de son fils, des siens.

Les mots *joie*, *larme*, *mère*, *mensonge*, se retrouvèrent bientôt souillés de terre. Et Marie s'étonnait de ne pas se souvenir de l'emplacement précis de chacun comme si le choix, à peine fait, était tout aussi vite oublié. Raisonnablement, *joie* était sous les iris, *larme* sous le pommier, *mère* près de l'hibiscus et *mensonge* sous les fougères. Mais la raison de Marie s'était assombrie et l'ordre n'avait plus aucune importance.

Il restait un mot terrible, le dernier, celui qui empêchait encore Marie de dormir sereinement, celui qui avait été le début et la fin de son étrange vie. Et elle n'osait l'abandonner, celui-là. Après, elle serait tout à fait vide, prête à mourir.

Sous la pluie chaude, les doigts de Marie grattèrent
une dernière fois la terre et le mot tomba comme une
plainte au fond d'un puits : *enfance*.